

*Une vie haletante
et engagée*

MÉMOIRES D'ADRIEN BEDOSSA

Préambule

Si j'ai choisi d'écrire mes mémoires, c'est grâce à l'élan de mes petits-enfants. Emma, l'aîné de 24 ans, ingénieure en climatologie, me répète souvent : « *Daddy, quand est-ce que tu nous racontes ta vie ?* » Sarah, 22 ans, Esther, 20 ans, et Mathias, 21 ans, abondent dans ce sens. Sans compter mon ami Jean-Victor Cario, dit « Nono », qui vient d'achever ses mémoires, accompagné d'une plume, Cécile Strouk. Je l'ai contactée en mai 2023 et nous avons décidé d'entreprendre ensemble cet exercice. À mon domicile du 228 boulevard Raspail à Paris, cette plume attentive a récolté mes souvenirs tels qu'ils me venaient avant de les transformer en récit. Vous vous apprêtez à lire le fruit de ces échanges qui traversent près de 150 ans d'histoire.

DÉBUT DU XX^{ÈME} SIÈCLE

AUX ORIGINES

Les Benady : une histoire rocambolesque

Je souhaite ouvrir la première page de ce récit de vie par une histoire rocambolesque qui m'est contée sur le tard. Celle de l'origine lointaine des Benady. Jusqu'à mes 40 ans, je ne connais rien à ce propos si ce n'est que ma mère, Mathilde, est issue d'une famille anglaise de Gibraltar¹.

Dans les années 1970, un monsieur âgé d'une soixantaine d'années, élégamment vêtu, frappe à la porte de mon laboratoire de biologie à Paris. Il se présente : « Jacques Benady, je suis ton cousin germain. » Face à mon air étonné, il poursuit : « *J'ai besoin de te raconter l'histoire des Benady. Tu m'accordes de ton temps ? Ça risque d'être long mais le tour en vaut la chandelle.* » J'opine du chef : « *Très bien, allons déjeuner.* » Je me souviens encore le voir enlever sa veste avant d'entamer son récit. Lors de cette première rencontre, il me confie être né à Sfax, en Tunisie, avec son frère, Robert. Très tôt orpheline, la fratrie est prise en charge par un oncle qui vient les chercher pour les ramener à Casablanca, au Maroc, où il tient une maroquinerie. Cet homme providentiel se met en tête d'apprendre aux deux frères le métier de maroquinier. Jacques embrasse cette idée dans toute sa splendeur puisqu'il devient, plusieurs décennies plus tard, une référence en la matière. « *La moitié de ma maroquinerie appartient au roi du Maroc* », me précise-t-il.

À la fin de l'année 1945, l'oncle de Jacques lui suggère de se rendre à la foire de Marseille pour racheter des cuirs. À la police des frontières, des recherches sont effectuées sur ce jeune maroquinier tunisien. Quelle n'est pas sa surprise d'entendre de la part des autorités : « *Vous, en prison ! À 20 ans, vous avez déserté.* » Jacques ne saisit pas. « *Si,*

1. Jusqu'à sa mort en 1978 d'un cancer du pancréas, Mathilde n'a jamais rien su de son histoire familiale.

si. Vous étiez Français, vous n'avez pas honoré votre service militaire. Ceci fait de vous un déserteur », martèlent les policiers. L'ignorance involontaire de Jacques le conduit manu militari en prison pendant 18 mois, où il se jure d'essayer de retrouver la trace des Benady. Aussitôt sorti, Jacques entreprend un vaste tour de la Méditerranée muni d'un Nagra², tel un vrai reporter. À Marseille, sans trop savoir par où commencer, il rencontre une bonne âme qui l'aiguille : « Et si vous alliez chercher du côté des ketoubas³ de vos ancêtres ? Tout devrait y être recensé. » Jacques ne parle pas un mot d'hébreu mais il se fait aider. De là, il identifie un premier Benady dans la cité phocéenne avant de sillonner les routes d'Italie, de Livourne à Venise en passant par Trieste, puis celles de Turquie, d'Istanbul à Smyrne. Les ketouba le confirment presque toutes : un Benady est passé par là.

Au cours de sa quête, une histoire taraude Jacques. Celle de l'un de ses aïeul, Simon, qui semble charnière dans la compréhension du voyage des Benady. À la fin du XVIII^{ème} siècle, cet homme est chargé, par sa mère, de rapatrier le corps défunt de son père en Israël depuis l'Andalousie où il vit. Après avoir honoré sa mission à Jérusalem, Simon choisit de décamper au Caire, en Égypte. Bientôt, il rencontre une femme qui s'avère la nurse anglaise du Dey⁴. Tombant follement amoureux, il décide de l'épouser. Le Dey envoie la nurse à son confrère de Tunis qui, en tant que père de six filles et un garçon, a besoin de renfort pour protéger son seul héritier qu'il craint de se faire assassiner. Un bout de la famille Benady s'installe et se développe alors en Tunisie. Ce faisant, la tradition anglo-saxonne portée par la femme de Simon se perd au profit d'une culture juive tunisienne. Après m'avoir révélé cette histoire, Jacques me demande, lors d'un énième déjeuner : « Tu fais le lien ? Tout ceci explique la nationalité anglaise de Mathilde, ta mère, et sans doute la volonté de trois de ses frères, Raymond, William et Si-

2. Nagra désigne une marque d'enregistreurs sonores portables professionnels.

3. La ketouba est un contrat de mariage juif.

4. Signifiant « oncle », Dey est un titre honorifique donné aux dirigeants de certains pays de l'Empire ottoman à partir de 1671.

*mon, de partir faire carrière à Londres, en Angleterre. » Et en effet, ces éclairages me permettent de mieux comprendre le passeport anglais de ma mère bien qu'elle soit considérée comme une Anglaise de 4^{ème} catégorie, ainsi que ses faux airs d'Écossaise que lui confèrent ses cheveux châtain et ses yeux bleus. Jacques achève ainsi son récit : « *Tu es content ?* » Oui bien sûr mais une dernière question me reste : « *Au final, les Benady, c'est quoi pour toi ?* » Il conclut : « *Essentiellement des juifs de Méditerranée nomades qui ont été commerçants dans les ports.* »*

Bien des années plus tard, en 2002, comme un écho à cette histoire, je reçois une lettre de l'ambassade d'Espagne qui s'excuse d'avoir fait souffrir des familles à l'époque de l'Inquisition⁵. Le roi veut se racheter en leur accordant la double nationalité. Lorsque je téléphone à l'ambassade, j'apprends que pour l'obtenir, il faut non seulement parler la langue mais également disposer d'une certaine connaissance de la culture espagnole. Ne remplissant ni l'une ni l'autre de ces conditions, je ne donne pas suite. J'en retiens toutefois une autre clé de compréhension : l'origine lointaine des Benady est reliée à des familles juives du sud de l'Espagne qui, victimes de l'Inquisition au XVI^{ème} siècle, n'ont d'autre choix que d'émigrer à Gibraltar⁶. En aparté, Jacques me livre : « *Aujourd'hui, tu remplis les magasins de Benady à Gibraltar. J'ai même entendu dire qu'un des maires portait notre nom de famille.* »

Depuis la mort de mon cousin germain, je reprends le flambeau de ce voyage autour de la Méditerranée. À chacune de mes croisières musicales, je demande aux rabbins des synagogues où je me rends de vérifier s'il n'existe pas des Benady dans les ketoubas. Et ça ne manque pas : on en retrouve d'autres traces à Corfou, Zante, Athènes, Rhodes, Dubrovnik, etc.

5. Les Benday apparaissent dans la liste des noms hispaniques ayant souffert de l'Inquisition.

6. Gibraltar est un territoire britannique situé au sud de la péninsule Ibérique.

Mathilde : mère-poule et femme de caractère

Ma mère, Mathilde Benady, est née le 20 mai 1898 à Tunis, en Tunisie. C'est une jeune femme cultivée et éduquée qui obtient son brevet au lycée français. D'une taille élancée, elle se distingue par une allure fringante qui ne la quitte jamais. Sa plus grande coquetterie : porter un collier de perles. En 1923, à 25 ans, ses parents organisent un mariage arrangé avec un jeune homme de Souk El Arbaa, Jacob, âgé de 10 ans de plus qu'elle. Un an plus tard, Mathilde a un premier garçon, Joseph-Claude, suivi de Fernand en 1926, de Myriem en 1928 et de Guy en 1930. En 1934, elle tombe enceinte de jumelles, Colette et Arlette, qu'elle adore. Malheureusement, une maladie infantile les emporte avant leur deuxième anniversaire. Mathilde est ravagée par la douleur. Par chance, elle retombe enceinte deux ans plus tard, cette fois de jumeaux⁷ : Roland et moi-même. Un cadeau du ciel qui explique sans doute cet amour frénétique qu'elle nous voue. Je garde encore le souvenir de ma mère en train de nous dire : « *Vous remplacez les petites chéries. Pour vous, je suis prête à tout abandonner.* » Dès lors, elle n'a qu'une obsession : nous protéger. Cela passe notamment par le fait de nous isoler de nos frères et sœurs envoyés en pension à 100 kilomètres de là, à Bizerte⁸.

Dans l'intervalle, elle aide son mari à la ferme de 421 hectares située à Bulla Regia⁹. Avec force et courage, Mathilde s'occupe des conserves pendant la saison des moissons, entre le mois de mai et d'août. Je la revois étaler de grands draps sur la pelouse pour déposer, dans des jarres

7. La gémellité existe dans la famille de ma mère, notamment chez sa sœur qui a des jumeaux. À l'époque, il est admis que ce phénomène est porté par le gène féminin.

8. Nos frères et sœurs nous appellent « Les jumeaux », jamais par nos prénoms respectifs.

9. Bulla Regia est un site archéologique situé dans le nord-ouest de la Tunisie à 20 km de Souk El Arbaa.

appelés damou en arabe, des réserves de couscous, de blés, d'huile et de tomates séchées. Ma mère s'occupe également de nourrir les khammès¹⁰ et les femmes qui sont à son service¹¹. Le reste du temps, elle habite dans notre maison à Souk El Arbaa où elle élève sa famille au milieu de trois hangars à grain. La vie au sein de cette petite communauté juive est simple et confortable.

10. Les khammès sont des exploitants agricoles liés à un propriétaire foncier par un contrat de métayage. Ces derniers cultivent le sol en échange du cinquième des revenus du domaine.

11. Les femmes des khammès aident Mathilde à chercher l'eau, à faire des lessives et à moudre le blé pour obtenir de la farine.